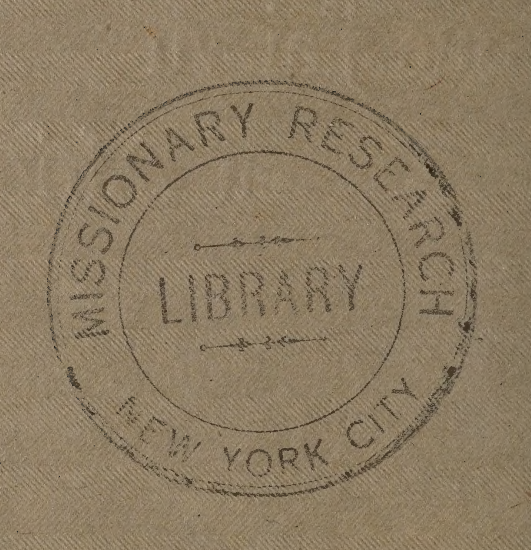
ACTUALITÉS MISSIONNAIRES
Publiées par la Mission Suisse Romande
N° 5

Ce que j'ai vu en Afrique

par

EUGÈNE TERRISSE
Pasteur.

LAUSANNE
AU SECRÉTARIAT DE LA MISSION SUISSE ROMANDE
2, Chemin des Cèdres



ACTUALITÉS MISSIONNAIRES
Publiées par la Mission Suisse Romande
N° 5

Ce que j'ai vu en Afrique

par

EUGÈNE TERRISSE
Pasteur.

LAUSANNE
AU SECRÉTARIAT DE LA MISSION SUISSE ROMANDE
2, Chemin des Cèdres

[1927]

AVANT-PROPOS

Une de nos demoiselles missionnaires, Mlle Julia Cavin, à l'œuvre depuis deux mois, nous écrivait récemment : « Je suis heureuse et reconnaissante d'être en Afrique. Quel dommage que la Suisse soit si loin ! On aimerait tant que les amis de l'œuvre pussent venir eux aussi se rendre compte du terrain à défricher et toucher du doigt les plaies du paganisme. Grâce à Dieu, à travers les ténèbres du continent noir, on aperçoit un rayon de lumière : l'Eglise de Christ vit, l'action puissante de son Esprit est à l'œuvre ; à nous d'être fidèles. »

De temps en temps, trop rarement, un ami de la Mission réalise le vœu exprimé par notre sœur et va se rendre compte de visu *de l'action puissante exercée par l'Evangile pour dissiper les ténèbres du paganisme. M. le pasteur Eugène Terrisse a été l'un de ces privilégiés : en 1925, l'année du Jubilé, il a eu l'occasion de visiter notre champ de Mission, il a été vivement intéressé et édifié par tout ce qu'il a vu ; il en a rendu témoignage dans de nombreuses localités de notre pays par des conférences qui ont vivement intéressé ses auditeurs. Cédant à nos instances, il a bien voulu rédiger ses impressions pour les mettre à la portée d'un public plus étendu. Telle est l'origine de la brochure que nous sommes heureux de présenter aujourd'hui à nos amis. L'appareil photographique, compagnon obligé de tout voyageur, a permis à l'auteur de rendre compte de ce qu'il a vu en ajoutant l'image à la description écrite.*

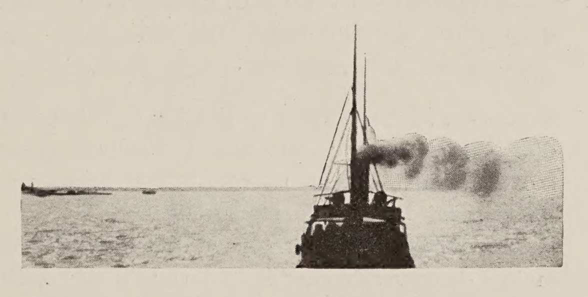
Nous remercions vivement M. Terrisse d'avoir bien voulu répondre à notre désir et nous lui souhaitons de nombreux lecteurs.

Lausanne, novembre 1927.

A. Grandjean,
secrétaire général
de la Mission Suisse Romande.

Ce que j'ai vu en Afrique.

Les faits : Dieu a choisi les choses faibles du monde pour confondre les fortes.
(1 Cor. 1 : 27.)



Il serait assez piquant de montrer, si l'on voulait remonter des effets aux causes les plus lointaines, que parmi les fondateurs de la Mission Suisse Romande, on pourrait, avec une certaine raison, faire figurer... Louis XIV en personne. En signant la révocation de l'édit de Nantes, le grand roi était loin de se douter qu'il préparait le chemin à l'évangélisation, par cette « religion prétendue réformée » qu'il espérait détruire, de quatre vastes régions de l'Afrique australe, le Lessouto, le Transvaal, le Zambèze et le sud du Mozambique, où le protestantisme de langue française a poussé des racines vivaces.

En effet, l'un des résultats de cette mesure et des persécutions qu'elle engendra, fut de conduire au sud de l'Afrique un certain nombre de familles réfugiées de France, qui y prospérèrent rapidement dès le début du XVIIIe siècle. C'est la présence des descendants de ces familles qui engagea, environ cent trente ans plus tard, les premiers missionnaires de la Société de Paris à se diriger

vers cette Afrique australe où ils fondèrent, en 1833, la Mission du Lessouto, bientôt centenaire [1].

Et l'on sait que c'est au Lessouto que, quarante ans après, les deux pionniers de la Mission Suisse Romande, MM. Ernest Creux et Paul Berthoud, firent leurs premières armes avant de fonder une œuvre autonome dans le nord du Transvaal.

La persécution manquant son but, l'Evangile porté dans les régions les plus reculées par les moyens qui devaient le détruire, les choses faibles du monde confondant les fortes, telles ont été et sont encore bien souvent les méthodes de Dieu pour faire avancer son règne.

Et tel est, par conséquent, dans nombre de cas, le témoignage qui ressort de l'histoire des Missions.

* * *

Peut-on en dire autant de la Mission Suisse Romande, qui vient d'arriver à ses cinquante ans d'existence, et a-t-elle, durant ce laps de temps, obtenu les résultats et remporté les victoires qui peuvent faire parler du secours de Dieu ?

Ce n'est pas après un voyage de cinq mois (dont six à sept semaines de traversée aller et retour) qu'il est possible de juger entièrement d'une œuvre aussi complexe, que la Mission et de ses résultats en général.

Cependant les circonstances favorables de ce voyage, et en particulier la très grande amabilité de tous nos missionnaires qui se sont mis sans compter à son service pour lui montrer tout ce qu'il pouvait désirer voir de plus intéressant, ont permis à celui qui écrit ces lignes de se rendre compte de diverses choses dont la relation mérite de retenir l'attention des membres de nos Eglises de Suisse. Et surtout cette vision, si brève soit-elle, du travail missionnaire au sud de l'Afrique lui permet de répondre

[1] « Si notre Société, aux jours de son ardeur juvénile, a choisi pour champ de travail le sud de l'Afrique, c'est qu'elle savait qu'elle trouverait là de nombreux descendants des réfugiés huguenots, et qu'elle espérait renouer avec eux, au point de vue chrétien, des relations que les sympathies pour le nom français rendraient faciles ». (Eugène Casalis, *Mes souvenirs*, page 345.)

à une question qui se pose, qui doit être examinée avec le plus grand sérieux dans les temps difficiles à tous égards que nous traversons, et au milieu des difficultés que nos Eglises elles-mêmes rencontrent pour leur œuvre au pays : *les résultats de ces lointaines entreprises missionnaires correspondent-ils aux sacrifices que ces entreprises ont réclamés et qu'elles réclameut toujours davantage ? Les ont-ils justifiés dans le passé ? Les légitiment-ils maintenant, pour le présent ? Et surtout les rendent-ils encore nécessaires, ces sacrifices, pour l'avenir ?*

Si l'exposé de ces quelques souvenirs d'Afrique — bien incomplets, bien fragmentaires, bien peu typiques peut-être aux yeux de nos missionnaires qui « ne voient que ça », ou plutôt qui voient bien d'autres choses plus marquantes — pouvait dans une faible mesure répondre à ces questions, il n'aurait pas manqué son but.

I

Dans le passé : Le chemin parcouru, les résultats acquis.



Le jubilé de Valdézia, auquel nous avons pu assister le 12 juillet 1925, partageant ainsi avec M., Mme et Mlle Rosset et M. Calvin Mapopé le privilège d'avoir vu les deux fêtes de jubilé de la Mission Suisse Romande, celle de Suisse en avril et celle d'Afrique trois mois après, a été une occasion très heureuse de jeter un coup d'œil dans le passé et de mesurer le chemin parcouru depuis cinquante ans.

Il ne faut évidemment pas s'illusionner sur la valeur « documentaire » des jubilés et des manifestations qu'ils entraînent. Ce n'est peut-être pas dans ces moments-là qu'un observateur peut le mieux et le plus justement se rendre compte de la valeur d'une Eglise ou d'une œuvre religieuse. Cependant le jubilé de Valdézia — comme d'ailleurs celui de Lausanne — a eu ceci de particulier qu'il a été, par contraste, la démonstration éclatante que quelque chose de grand a été obtenu pendant ces cinquante ans. Il aurait fallu être aveugle pour ne pas le reconnaître.

A la Cathédrale de Lausanne, c'était, d'une part, l'évocation de la fondation bien modeste d'une œuvre missionnaire par la seule petite Eglise libre du canton de Vaud, et maintenant, d'autre part, l'immense réunion des représentants de toute la chrétienté protestante de la Suisse romande, Eglises nationales et libres fraternellement associées et soutenues en plus par de nombreux amis de la Suisse allemande.

A Valdézia, le spectacle était plus émouvant encore. A la joie se mêlait une note plus grave et plus poignante, mais qui ne faisait que stimuler l'élan de reconnaissance montant des cœurs vers Dieu.

Non loin de cette grande foule massée devant la maison missionnaire, de cette foule que peu de cathédrales eussent pu contenir, mais à laquelle les arbres magnifiques et le ciel lumineux de l'Afrique faisaient un cadre si imposant, non loin de là les souvenirs d'il y a cinquante ans parlaient eux aussi.

La veille du jubilé, nous avions pu, sous la conduite de M. le missionnaire Rosset, visiter l'ancien emplacement de Valdézia, le terrain de la ferme de Klipfontein, sur lequel MM. E. Creux et P. Berthoud avaient fait, le 9 juillet 1875, leur arrêt définitif dans cette région des Spelonken. La station a, dès lors, été transportée un peu plus au sud et plus haut sur la colline, dans un endroit plus salubre.

Que reste-t-il de ce premier établissement de nos deux pionniers ? — Une petite plaine couverte de hautes herbes sèches, où de légères dénivellations marquent l'emplacement des habitations disparues, et, au pied d'un citronnier qui sert de point de repère, une dalle blanche surmontée d'une petite croix : la tombe de Mme

Eugénie Berthoud et d'un de ses enfants. Partout la brousse africaine a rapidement repris ses droits, nivelant et recouvrant tout de son manteau d'herbes dures et de buissons, semés suivant les saisons de fleurs charmantes, mais inutiles.

Quel symbole des difficultés, des déceptions et des revers de l'œuvre missionnaire ! Après l'effort courageux du début, — l'arrêt, l'abandon, la solitude, le déchirement... la mort.

Et cette tombe de Valdézia n'était que la première de beaucoup d'autres...



Jubilé de Valdézia en 1925. Le chœur. (Au pied de la chaire, M. Bovet, président.)

Mais ce n'était pas là seulement qu'il fallait regarder, le 12 juillet 1925. « Si le grain de blé qui est tombé en terre ne meurt, il reste seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits. » (Jean 12 : 24). Plus haut, en effet, de l'autre côté de la nouvelle station missionnaire, plus loin que d'autres tombes qui, elles aussi, ont été creusées dans le sol de Valdézia, on avait le spectacle magnifique de la moisson, du blé qui lève et qui mûrit : non plus seulement des fleurs, mais des fruits. Et quand, devant cette foule immense, accourue de partout aux alentours, et qui pour-

tant ne représente qu'une petite partie de ceux que notre Mission atteint au Transvaal et au Mozambique, M. Creux monte à la tribune, quel éclair de joie, quel rayon d'amour et de reconnaissance sur tous ces visages qui saluent en lui leur premier missionnaire, celui qui, avec M. Paul Berthoud, a tout bravé pour ouvrir jusqu'à eux la voie à l'Evangile.

Mais lorsque M. Creux parle, c'est un nouveau contraste bien saisissant. Au milieu d'un silence impressionnant et d'une attention soutenue, il évoque les difficultés et les déceptions du début. Voici ce que nous avons pu relever de son discours, d'après des notes prises très hâtivement sur place :

« Arrivés dans le pays, M. Berthoud et moi, nous avons rencontré le chef Albasini [1]. Il nous dit : « Vous ne trouverez que des rivières pleines de sang, et si je m'en vais, le pays sera dans le trouble. » — J'ai répondu : « C'est Dieu qui nous a envoyés et qui ramènera l'ordre. Le pays sera dans la joie parce que nous lui apportons Jésus-Christ. » J'ai dit aux chefs que je voulais leur apprendre les affaires de Dieu. Ils n'en ont pas voulu. Quand nous passions dans les villages, des femmes chantaient : « Nous mangerons vos bœufs ». — Nous avons commencé par ouvrir une école ; elle groupa d'abord une dizaine d'enfants qui n'écoutaient rien. Il est vrai que nous ne savions pas le chithonga [2] et qu'au commencement nous enseignions en sessouto [3].

A part M. Mabille [4] qui nous a amenés ici et les évangélistes du Lessouto qui nous ont aidés au début, nous n'avons pas eu de secours des hommes. Les chefs voulaient notre départ. Nous avons pensé que notre œuvre était finie et nous engagions nos femmes à ne pas s'exposer en restant avec nous, mais elles n'ont pas voulu nous quitter. C'est Dieu qui nous a aidés et son œuvre a été de l'avant. Oui, Dieu nous a aidés, et quand je vois l'assemblée d'aujourd'hui, je puis dire : « Jésus vous a aimés ».

[1] Portugais, qui avait groupé autour de lui quelques éléments de la tribu thonga.
[2] Langue des Thongas.
[3] Langue du Lessouto, plus au sud.
[4] M. Adolphe Mabille.

Qu'ajouter à ces paroles et à la réponse émouvante que leur donnait la foule du jubilé, sinon la pensée de l'apôtre : « Les choses faibles du monde confondant les fortes ? »

Mais la réponse la plus éloquente à l'évocation faite par M. Creux des difficultés du début, c'est la foule elle-même, rassemblée là, si dense et si recueillie. Et ces enfants « qui n'écoutaient rien », ils



Jubilé de Valdézia en 1925. — Chant des premiers convertis.

sont aussi là, ou du moins ils sont représentés par quelques-uns de ceux de leur génération. En effet, on a groupé ceux qui restent des convertis des dix premières années de travail de la Mission. Ils sont une trentaine de vieillards, hommes et femmes. Et les voici qui se lèvent et qui entonnent un cantique d'actions de grâces au Dieu qui, il y a cinquante ans, a permis qu'ils fussent visités par la lumière d'en haut. Minute émouvante, après laquelle la dernière strophe du chant est reprise par toute l'assemblée, dont les accents montent vers le ciel tout vibrants de joie et de reconnaissance.

Et ce fut là la « note » de toute cette journée du jubilé, qui marquait de façon si frappante le chemin parcouru depuis un demi-siècle. Joie et reconnaissance : c'est ce qu'exprimait, à la fin de la cérémonie du matin, avec un feu communicatif et dans un langage

du plus haut pittoresque, le pasteur Jonas Mapopé, lorsqu'il s'écriait, en remerciant une fois encore M. et Mme Creux : « Je voudrais, comme le roi David ramenant l'arche à Jérusalem, pouvoir danser de joie pour montrer ma reconnaissance à ceux qui nous ont apporté l'Evangile ».

Après les semailles pénibles de l'automne ou du printemps pluvieux, la moisson lève dans la gloire de l'été. Après les deuils douloureux des débuts et de la suite de l'œuvre, les chants de reconnaissance d'un peuple qui a reçu la lumière. Non loin des tombes que la broussaille envahit, le travail fécond, utile, les résultats, gages certains de la victoire qui viendra. Réalisation une fois de plus, sur ce sol africain qui a vu et voit encore tant de misères, de la promesse : « Si le grain de blé qui est tombé en terre ne meurt, il reste seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit ».

II

Le présent : Le travail actuel.



Mais pour juger d'une œuvre comme celle de la Mission Suisse Romande, il ne faut pas rester seulement dans une atmoesphère de fête, de jubilé, de glorification du passé, si exempte soit-elle d orgueil et de vanité. A quel présent ce passé a-t-il donné naissance ? C'est là la question importante.

L'heure présente, pour notre Mission, est marquée, il ne faut pas le cacher, par de très lourdes difficultés.

En Suisse, la situation financière reste presque chroniquement angoissante. Même l'année du jubilé s'est terminée par un déficit,

malgré l'intérêt réel que sa célébration a éveillé partout, malgré la tournée triomphale, dans toutes les régions de notre pays, du pasteur Calvin Mapopé, le meilleur agent de propagande que la Mission ait jamais trouvé.

Nos cantons romands protestants ont à répondre, dans le domaine missionnaire, à des appels si nombreux qu'il paraît bien difficile, malgré leur intérêt, de pouvoir leur donner à tous satisfaction. Et notre Mission se trouve dans la situation vraiment tragique de ne pouvoir compter que sur la Suisse romande et de devoir renoncer, à part quelques « centres stratégiques » en Suisse allemande, à adresser ses appels plus loin. L'enfant lointain de nos Eglises a grandi : comme tout enfant qui se développe, il nous coûte davantage. Faut-il, au lieu de se réjouir de ses progrès et d'en rendre gloire à Dieu, parler d'amputer les membres qui dépassent les habits étriqués que nous sommes réduits à lui fournir ?

Mais, en Afrique aussi, les difficultés ne manquent pas. Elles abondent même, nous l'avons constaté à maintes reprises, à tel point qu'en songeant à leur poids qui écrase nos missionnaires, la question s'est souvent posée devant nous : « Qui est suffisant pour ces choses ? ».

Le cadre de ce travail ne nous permet pas de les énumérer en détail. Notons cependant en passant, que si l'« élan missionnaire » et ses résultats sont restés notre impression dominante, les difficultés de l'œuvre nous sont, elles aussi, souvent apparues dans toute leur tragique et leur multiple angoisse.

Les obstacles ne sont plus ce qu'ils étaient au début, il y a cinquante ans. Aux dangers, d'ordre physique principalement, qu'offrent les pays neufs, ont succédé les dangers et surtout les misères morales des pays nouvellement atteints par une civilisation hâtive, dominée par les intérêts matériels. Il ne s'agit plus seulement de combattre le paganisme dans l'âme indigène. Il s'agit maintenant, bien souvent, de lutter à la fois contre le paganisme, dont l'emprise reste plus vivace que jamais, et contre les préventions, trop légitimes, hélas ! que provoquent contre le christianisme beaucoup de ceux qui, simplement par la couleur de leur peau blanche,

représentent aux yeux des natifs simplistes la religion des peuples européens. Le conflit des races (lisez : l'exploitation des noirs par les blancs) est devenu l'un des principaux obstacles à l'action de l'Evangile. Heureux encore ceux de nos missionnaires dont le travail n'est pas arrêté, ou du moins stupidement entravé par des lois ou des décrets édictés par une autorité coloniale rétrograde, dont toute la crainte semble être de voir les indigènes jouir d'une certaine émancipation spirituelle et intellectuelle.

Puis, à ces obstacles du dehors, se joignent ceux de la vie intérieure, de l'expérience personnelle. Jamais les chrétiens de nos Eglises de Suisse, lorsque nos missionnaires, envoyés par eux si loin, réclament le secours de leurs prières, ne comprendront assez les devoirs que leur confèrent ces appels. Ce n'est pas, peut-être, comme on pourrait le croire, le dépaysement, le changement profond des conditions d'existence et de civilisation, de contrée, d'habitudes, qui leur pèse le plus. Ce qui épuise, ce qui affaiblit, ce qui décourage, c'est l'isolement moral, c'est le travail spirituel à fournir dans des milieux où l'on a tout à donner et rien, ou presque rien, à recevoir. S'il n'arrive que trop souvent, dans nos pays christianisés depuis des siècles, à celui qui veut vivre l'Evangile et qui cherche à le faire vivre à d'autres, de se sentir isolé, peu compris, là-bas, en Mission, c'est la règle, c'est la vie de tous les jours, une vie parfois singulièrement ardue.

Mais c'est aussi, croyons-nous, ce qui fait la véritable grandeur de la tâche missionnaire ; c'est ce qui la place, de plain-pied, sur le plan de l'expérience victorieuse de l'apôtre : « Ma puissance (la puissance divine) s'accomplit dans la faiblesse ; — quand je suis faible, c'est alors que je suis fort »[1]. C'est ce qui fait de cette tâche missionnaire, parmi toutes les vocations chrétiennes, la réalisation par excellence de la parole de Jésus dans la chambre haute : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais moi, je vous ai choisis... »[2].

A ceux qui ont été ainsi choisis, et qui se sont laissés saisir par « Celui qui peut faire infiniment au delà de tout ce que nous

[1] 2 Cor. 12 : 9-10.

[2] Jean 15 : 16.

demandons ou pensons », il est donné des résultats dont eux-mêmes, perdus qu'ils sont dans ce fouillis de difficultés dont nous n'avons pu esquisser que quelques-unes, ne s'aperçoivent pas toujours clairement, mais qui frappent davantage un observateur non prévenu.



Sortie de la chapelle de Lourenço Marques.

Voici, glanées parmi les notes de voyage prises au jour le jour, quelques constatations indiquant les résultats « actuels » du travail de nos missionnaires. Les faits, par eux-mêmes, parlent sans avoir besoin de longs commentaires.

Dimanche 5 juillet.

Chapelle de Lourenço Marques. Culte à l'occasion du retour du pasteur Calvin Mapopé. Local pouvant contenir de sept à huit cents personnes, absolument bondé. Spectacle très pittoresque grâce aux costumes clairs et bariolés, d'ailleurs tous propres et décents. Recueillement général malgré beaucoup d'allées et venues. Sur tous les visages, joie de revoir, après un si long voyage,

le pasteur que tous aiment. Au premier banc, la femme de M. Mapopé, vibrante d'émotion et de bonheur. Culte très long : de 10 heures et demie à 2 heures (que diraient ceux qui, en Suisse, ont peine à supporter un culte d'une heure ?), mais pas une minute de fatigue ou d'inattention. Après les allocutions de M. Loze et des missionnaires nouvellement arrivés, M. C. Mapopé parle, et tout de suite l'auditoire est en suspens. Il parle avec un brio extraordinaire et l'on sent ses auditeurs réagir avec une grande sensibilité à toutes les émotions diverses qu'exprime son discours. Après M. Mapopé, trois anciens prennent la parole : les laïques sont moins timides en Afrique qu'en Suisse. Ces discours sont encadrés par cinq chœurs, avec paroles de circonstances, fort bien exercés. Impression touchante de spontanéité, et d'une vie d'Eglise que beaucoup de nos paroisses pourraient envier.

Mais surtout, à la fin, le culte de sainte cène. Malgré l'heure avancée et bien que la cérémonie dure depuis plus de deux heures et demie, tous ou presque tous les chrétiens baptisés restent : c'est pour eux un honneur et un devoir de participer à la table du Seigneur (comment rendre cette conviction à nos Eglises ?).

Emotion profonde de parcourir avec MM. Loze et Mapopé ces rangs serrés de fidèles dans les yeux desquels brille cette même foi qui sauve, en Afrique comme en Europe, la foi à l'œuvre de la croix.

Impression inoubliable. Vision de la « communion des saints » dont parle le symbole. Aube de la promesse : « Un seul troupeau et un seul Berger ».

Dès 3 heures, dans la même chapelle, « culte des cuisiniers » organisé pour des jeunes gens que leurs occupations dans des familles européennes ne laissent libres que quelques heures le dimanche après-midi. Plus de deux cent cinquante [1] consacrent ces instants de liberté à assister à ce culte qu'ils aiment. Impression de force et de jeunesse qu'il ferait si bon avoir un peu plus souvent dans nos Eglises.

[1] Leur nombre s'est élevé depuis à quatre cents.

18 juillet, Johannesburg.

Au commencement de l'après-midi, rendez-vous avec M. Wilson, à Dersley, près de la mine « Geduld ». Visité avec lui le *compound* de cette mine. Impression navrante de la dégradation morale presque fatale de ces 4000 hommes et jeunes gens entassés, en une promiscuité indescriptible, dans des baraquements formant un carré, autour d'une cour fermée, de 450 m. à peine de côté



Dans le « Compound » de West Rand, Johannesburg.

Après cette visite, qui écœure physiquement autant que moralement, nous assistons dans la petite salle de la Mission, voisine du *compound*, à la préparation pour le dimanche, avec les évangélistes et les aides. On lit précisément aujourd'hui le passage Romains 1 : 16-32, sujet terrible d'actualité dans ces milieux où les vices décrits se donnent libre cours.

Dimanche 19 juillet.

Accompagné M. S. Bovet aux cultes des *compounds* de Randfontein et de West Rand. Avant cela, visité ces barraquements.

Mêmes sensations pénibles que la veille, même malaise, tournant souvent à l'angoisse, en présence des conditions de vie de ces indigènes venus de toutes les régions du sud de l'Afrique. Pourtant, comme la veille à Dersley, on lutte contre le péché et la dégradation. Certains dortoirs sont composés de chrétiens, du moins en majorité. Là, atmosphère toute différente ; ce n'est plus cette impression pénible de nausée, au physique comme au moral.



Culte près du « Compound » de Randfontein, Johannesburg.

A la chapelle de Randfontein, auditoire serré de plus de cent jeunes gens, bien mis, du moins propres, faisant contraste avec les « loques » du *compound* d'à côté. Chants vibrants, chœurs remarquablement enlevés. Attention touchante portée aux « choses de Suisse » que leur traduit, de notre français, M. Bovet.

L'après-midi, après les deux cultes de Randfontein et West Rand, service pour les « cuisiniers » dans la chapelle de Doornfontein, en pleine ville. Là, comme à Lourenço Marquès, auditoire nombreux de jeunes hommes consacrant à ce culte les quelques heures libres de leur dimanche.

Johannesburg : l'université du vice, dit-on avec raison... Et pourtant, par le travail de la Mission, quelque chose s'est réalisé de la constatation victorieuse : « Là où le mal a abondé, la grâce a surabondé ».

1er août.

Le soir, ni cloches, ni feux chers à tout Suisse exilé ou non. Par contre, participation à la plus pittoresque « réunion d'appel » qui se puisse imaginer. En route pour Manjacaze, nous logeons à Chaïchaï (Vila Nova de Gaza) chez un Hindou parsi, ami de nos missionnaires, qui a un grand entrepôt de toutes sortes de denrées, et occupe une cinquantaine de garçons noirs.

Après le souper chez le maître de ces lieux, réunion religieuse, pour ces garçons, dans le local, sorte de longue remise, où ils couchent à même le sol. Plusieurs dorment déjà, mais la plupart se réveillent et écoutent très attentivement, sans la moindre protestation contre ces gens qui viennent troubler leur sommeil, et surtout sans le moindre sourire narquois ou gouailleur (en serait-il ainsi, en pareille circonstance, dans les dortoirs de nos chantiers d'Europe ?)

A la lueur d'une unique bougie clignotante, tenue, dans une immobilité hiératique par l'un des domestiques du propriétaire, le missionnaire de Chikhoumbane, puis les évangélistes-instituteurs Pilato Sibane et Estevão Mabounda prennent la parole.

L'appel de ce dernier est particulièrement « prenant ». Se ratta-



L'instituteur Pilato Sibane, sa femme et sa fillette.

chant aux premiers mots d'un cantique qui vient d'être chanté : « Tana, tana... viens, viens », il montre d'où lui-même est venu, et jusqu'où Dieu, dans son amour, l'a conduit, et comment ce Dieu d'amour appelle tous les hommes.

Constatation émouvante : ces deux jeunes gens, Pilato et Estevão, anciens élèves de Rikatla, sont une force ; leur appel trouve de l'écho au sein de leur race. Avec eux, avec d'autres qui leur ressemblent, nos missionnaires ne sont plus seuls dans la tâche surhumaine qu'ils ont assumée : l'évangélisation de l'Afrique se fait déjà et depuis longtemps par des Africains.

Du 10 au 14 août, le Dr Garin, en séjour de vacances (vacances bien remplies !) à Chikhoumbane, fait coup sur coup vingt-deux opérations à l'hôpital. Les malades accourent de toutes parts à la nouvelle que le docteur est là. Misères physiques (et morales par contre-coup) souvent lamentables. Qui dira assez l'influence magnifique et les bienfaits de la Mission médicale, aussi bien dans les hôpitaux d'Elim, de Lourenço Marques, de Chikhoumbane, que dans les humbles dispensaires de chaque station ?

15 août.

Course à mules de Chikhoumbane à l'annexe de Ngouénya (20-25 km.), à travers la brousse que le premier printemps commence à fleurir. A un carrefour, rencontre d'un évangéliste des environs, qui dit au missionnaire que le matin même un des élèves de sa petite école, encore un enfant, a été pris pour le « chibalo [1] ». Partout, dans la région, les hommes valides et les jeunes garçons couchent en plein air, hors des villages, pour éviter d'être pris dans une rafle par les « civilisés » au détriment des « non-civilisés ».

Le lendemain dimanche, culte à Ngouénya où nous avons logé dans la hutte de l'ancien évangéliste Hénoc, mort récemment. L'aide rencontré la veille prend la parole après que nous ayons essayé d'expliquer pourquoi, en Suisse, nous désirons l'évangélisation des païens. Il dit entre autres, à plusieurs reprises, comme une sorte de refrain à son discours : « Un blanc fait peur, mais toi, tu réjouis notre cœur. »

[1] Travail forcé, sur réquisition du gouvernement.

Ainsi, la Mission accomplit ce miracle de réconcilier ces indigènes, traqués dans leur propre pays, avec la race même de leurs exploiteurs. Ils comprennent, malgré tout, du moins certains d'entre eux, qu'il y a blancs et blancs.



Retour d'une course d'évangélisation.

Même dimanche.

Au retour, dans l'après-midi, nous rencontrons, devant un de ces bazars de brousse où l'alcool coule abondamment, une troupe d'hommes réquisitionnés par ce « chibalo » déjà mentionné. Ils sont une centaine, qui ont fait une longue marche, encadrés par des policiers noirs impitoyables, et devront marcher plus encore. Presque tous sont couchés sous des arbres, cherchant un peu d'ombre. Pourtant, au milieu, un petit groupe debout chante ; c'est une mélodie de cantique, un peu fausse, mais héroïque dans ces circonstances, de la part de ces quelques chrétiens, arrachés pour des mois, des années peut-être à leurs familles et à leur pays, isolés dans le milieu souvent délétère de la corvée. Et ce chant, dans la brousse africaine, n'est-il pas un peu l'écho de ceux que les

prisonniers, dans les cachots de Philippes, entendirent une nuit, après l'arrestation des apôtres ?

Il nous serait facile, dans la foule de nos souvenirs, de continuer longtemps encore des citations, de parler notamment de l'œuvre scolaire, soit au Transvaal, à Lémana en particulier, soit



Ecole d'Evangélistes de Rikatla.

au Mozambique, avec Rikatla, centre stratégique de l'évangélisation au Littoral, où se forment, malgré bien des difficultés et des déceptions, de réelles personnalités morales et religieuses ; avec Lourenço Marques, où l'organisation des classes primaires et de la classe supérieure présente un intérêt tout particulier et constitue l'un des sérieux atouts de notre Mission ; avec les humbles écoles de la brousse, qui, elles aussi, marquent le temps béni des petits commencements.

Les faits cités ici pourront, isolément, paraître de peu de conséquence ; ils ne sont peut-être que des détails pour nos missionnaires qui en seraient sans doute davantage frappés s'ils avaient à travailler dans nos milieux d'Europe, souvent si satisfaits de leur

indifférence. Ils frappent d'autant plus un observateur non prévenu, et leur ensemble constitue la preuve que le travail lointain que les nôtres ont entrepris au milieu de tant de difficultés et de renoncements n'est pas inutile, que, bien au contraire, il porte des fruits, que la semence, jetée souvent avec larmes, a déjà levé, et qu'elle arrivera, tôt ou tard, à l'heure de la moisson.

III

Gages d'avenir.



Est-ce à dire que cette heure de la moisson va sonner dans nos champs de Mission ?

C'est Dieu, nous le savons, qui en décidera, et le moment qu'il choisira sera le bon.

Mais, en attendant ce moment, des signes précieux montrent qu'il est permis, malgré les difficultés sans cesse renaissantes, de regarder l'avenir avec confiance en songeant au travail de nos missionnaires au sud de l'Afrique. Aux bénédictions du passé, aux encouragements du présent, s'ajoutent de précieux gages de succès pour cet avenir, sombre à tant d'égards, mais susceptible aussi d'être une ère de progrès et de victoires.

Trois à quatre mois ne suffisent évidemment pas pour pénétrer l'âme et la mentalité des indigènes même chrétiens. Cependant, il nous a été possible de faire, entre autres, deux constatations qui sont de celles dont l'œuvre missionnaire a tant besoin pour ranimer la foi qu'elle doit inspirer, et à ceux qui la poursuivent eux-mêmes et à ceux qui la soutiennent de loin.

La première de ces constatations est celle de la joie, de la gratitude profondes, touchantes que témoignent les noirs qui

ont reçu l'Evangile, et qui sont assez avancés spirituellement pour comparer leur état présent avec ce qu'ils étaient avant qu'ils eussent accepté cette nouvelle vie. D'ailleurs, même les moins avancés savent témoigner à l'occasion cette reconnaissance à ceux qui leur ont apporté la Parole de Dieu, aux missionnaires, et aussi à ceux qui les ont envoyés de Suisse. Cette gratitude, qui montre le prix que nos chrétiens indigènes attachent à cette bonne nouvelle du salut, est ce qui nous a le plus frappé dans toutes nos visites de stations et d'annexes, au Littoral comme au Transvaal, comme dans les villes de l'intérieur. Quand leurs membres savaient qu'ils avaient devant eux quelqu'un qui venait directement de Suisse et qui allait bientôt y retourner, on assistait souvent à de véritables explosions — le mot n'est pas trop fort — de joie, de reconnaissance et de confiance.

Que de fois, après avoir pris la parole soit dans une chapelle, soit dans une hutte, soit dans une assemblée en plein air, avons-nous entendu de la part de celui qui, au nom de l'assistance, tenait à remercier et à faire des vœux, ces formules qui se répétaient d'un endroit à l'autre avec trop d'insistance pour ne pas traduire un sentiment profond et général : « Quand tu rentreras en Suisse, dis-leur combien l'Evangile nous a fait du bien, et que nous avons toujours encore besoin de nouveaux missionnaires. »

Parfois, le message prenait un tour plus imprévu. Ainsi, à ce culte déjà mentionné, à la chapelle de Randfontein, près de Johannesburg, un ouvrier des mines, au nom de ses camarades, nous disait avec une fierté touchante : « Quand on me demande à quelle Eglise j'appartiens, je réponds simplement : je suis Suisse. » Ailleurs, dans une petite annexe du nord, au Littoral, un jeune homme nous souhaitait la bienvenue en ces termes d'un pittoresque tout africain, mais qui ne manque pas de cœur : « J'aimerais — tellement je suis joyeux de voir et d'entendre quelqu'un de Suisse — être comme le chien, qui peut au moins remuer sa queue pour bien montrer ses sentiments. »

Mais une autre constatation, plus encourageante encore,

peut-être, est celle de la facilité avec laquelle le noir, même nouvellement converti, devient un témoin de l'Evangile.

Certes, nos missionnaires ne l'ont que trop souvent expérimenté avec douleur, l'indigène est plus facilement religieux que moral. Vienne une forte tentation de la chair, et la foi défaille ou même disparaît complètement. Mais, malgré cela, l'Evangile accepté sincèrement, sinon définitivement et dans ses conséquences les plus lointaines, produit une révolution si profonde dans ces consciences moins blasées que les nôtres à la merveilleuse lumière du salut chrétien, que le témoignage jaillit spontanément, parfois avec une force de conviction surprenante. Le nouveau converti, même inexpérimenté, se fait souvent témoin et témoin actif.

Combien d'annexes de nos stations ont eu, à leur origine, le témoignage de quelques jeunes gens, convertis pendant leur travail aux mines, et qui rentrés dans leur milieu païen à des distances considérables, ont su parler du trésor spirituel qu'ils avaient découvert dans la petite école et dans le petit culte réunissant les quelques chrétiens du *compound !*

Et si ceux-là qui entrent à peine dans la vie spirituelle sont déjà dans une large mesure des témoins, combien mieux d'autres, plus avancés, mieux préparés, peuvent-ils être des aides utiles, indispensables pour le travail de nos missionnaires ! Ceux-ci l'ont compris dès le début, et, dès les premières années de leur travail, il y a cinquante ans, se sont attachés à former, parmi les nouveaux convertis, une petite élite d'hommes et de femmes auxquels ils pourraient faire partager leurs responsabilités. Maintenant cette élite est nombreuse et forte, et elle s'accroît d'année en année, constituant elle aussi un précieux gage pour l'avenir.

Nous pensons naturellement en premier lieu à nos pasteurs indigènes, qui sont ceux qui ont le plus reçu, et auxquels il est aussi le plus demandé. Certes on peut leur demander beaucoup, et ces hommes sont dignes de la confiance que leur ont témoignée les missionnaires en leur remettant des responsabilités toujours plus étendues. Certaines de ces personnalités sont vraiment atta-

chantes, et nous gardons un souvenir très vivant d'une rencontre avec six d'entre eux, pour un repas à Elim chez M. Fatton, quelques jours après le jubilé. C'était, toutes proportions gardées, une véritable « pastorale » en petit, animée de l'esprit le plus



Consistoire de Chikhoumbane.

fraternel qui se puisse imaginer. L'œuvre de plusieurs d'entre eux est profonde et sérieuse, et, malgré les bévues et les défauts de tactique, inhérents d'ailleurs à tout ministère pastoral, il est remarquable qu'aucun d'eux, avec l'ambiance et les tentations au milieu desquelles ils travaillent, n'aient jamais gravement démérité.

Cependant ces neuf pasteurs noirs [1] ne constituent qu'une petite élite dans cette élite de collaborateurs indigènes dont nous parlons. Evidemment, une personnalité aussi développée, aussi affinée que celle de M. Calvin Mapopé, est une exception, non seulement au sein de sa race, mais même parmi les collabora-

[1] Ils seront bientôt plus nombreux, cinq nouveaux candidats se préparant actuellement à Elim pour le ministère pastoral.

teurs ordinaires de nos missionnaires. Pourtant, en parlant de ces collaborateurs et du grand rôle qu'ils jouent, nous ne songeons pas uniquement aux pasteurs indigènes. Beaucoup d'autres, avec lesquels nous avons eu le privilège d'entrer en rapports, évangélistes, instituteurs, simples aides ou anciens d'Eglise, nous ont frappé par leur développement spirituel et par leur consécration au service de l'Evangile.

Nous n'en citerons, pour preuve, que les questions qui nous ont été posées par le Consistoire de Chikhoumbane, au cours d'un entretien que nous avons eu avec les membres de ce corps, le 10 août 1925 :

1° Les débuts de l'évangélisation en Suisse ont-ils été les mêmes qu'en Afrique ?

2° Comment ces premiers missionnaires étaient-ils entretenus ? Y avait-il des sociétés de Mission ?

3° Y a-t-il en Suisse les mêmes difficultés relatives à la sorcellerie, au « lobolo [1] », à l'inconduite, à la boisson ?

4° Y a-t-il (relativement à l'ensemble du peuple) aussi peu d'élèves dans les écoles qu'ici ?

5° D'où venaient ceux qui ont évangélisé la Suisse ? De quelle race étaient-ils ?

6° Y a-t-il aussi, en Suisse, des gens possédés par des démons et qui y croient [2] ?

Certaines de ces questions ne révèlent-elles pas une réflexion avertie et un intérêt profond pour le travail spirituel dans le pays qui est pour eux celui d'où leur est venu l'Evangile ?

Ces collaborateurs de nos missionnaires augmentent en nombre d'année en année, bien qu'ils soient encore loin d'être suffisants pour les besoins qui les réclament. Depuis deux ans, pour ne parler que du Littoral, l'école de Rikatla a vu ses effectifs grandir de manière réjouissante, malgré de pénibles défections et de

[1] Mariage par douaire.

[2] Les quatre premières questions ont été posées par l'évangéliste-instituteur Pilato Sibane ; les deux dernières par les aides Siméon Mazouzé et Timothée Mathossi.

tristes retours en arrière. Plusieurs des élèves que nous y avons vus en 1925 sont déjà des forces dans telle ou telle station où le missionnaire surmené ne pouvait suffire à tout. Et, à mesure que ces élèves diplômés se mettent à la tâche, ils peuvent à leur tour préparer de nouvelles recrues pour l'école d'évangélistes.

Mais ce ne sont pas seulement les ouvriers travaillant avec nos missionnaires, pasteurs, évangélistes, instituteurs, aides, simples fidèles témoins vivants de l'Evangile, qui offrent à la Mission des perspectives magnifiques d'extension : c'est aussi le terrain à défricher qui est là, immense, s'étendant à perte de vue au Transvaal comme au Littoral, à travers prairies et brousse, plaines et collines, sous le merveilleux soleil des pays du Sud, ce soleil qui donne un charme si puissant à la terre africaine, mais qui, sur cette même terre, éclaire tant de misères et de tristesses. Là-bas, plus que partout ailleurs, la moisson est grande, et là où elle a commencé, elle pourrait avoir rapidement une extension splendide si les ouvriers étaient en nombre suffisant.

A cet égard, nous avons entendu des appels bien émouvants, bien tragiques même, venus de la brousse aux environs de nos stations, ou même de beaucoup plus loin, du centre, du nord de la province de Mozambique, d'Inhambane, de Beïra [1], d'ailleurs aussi, des appels qui bouleversent par leur précision, par leur netteté, et qui ne devraient laisser indifférent aucun chrétien de notre pays. Quelle douleur pour nos missionnaires de ne pas pouvoir répondre à ces appels et ensemencer les champs où le terrain est si admirablement préparé, arrêtés qu'ils sont parce que les moyens matériels manquent ou sont insuffisants !

Ces appels ne sont-ils pas le chemin que Dieu nous trace, ne sont-ils pas le prélude d'une marche en avant voulue de Celui qui, depuis plus de cinquante ans dans notre Mission, comme dans

[1] Un certain nombre de jeunes gens de Beïra ou des environs, venus à Lourenço Marques pour y travailler, par réquisition de service militaire ou de travail forcé, y ont trouvé l'Evangile à la Mission suisse. Rentrés dans leur pays, ils réclament depuis plus de deux ans un missionnaire.

d'autres Missions depuis plus longtemps encore, « a choisi les choses faibles du monde pour confondre les fortes » ?

Notre œuvre missionnaire, pour vivre, doit se développer, et, actuellement, les possibilités de développement sont là, et ne se présenteront peut-être plus jamais aussi favorablement.

C'est la tâche des chrétiens de Suisse de permettre à leurs missionnaires, par leur consécration et par leur esprit de sacrifice, de franchir la porte ouverte que Dieu place devant eux.

Conclusions.

Le devoir : ...aller après celle qui est perdue jusqu'à ce qu'il la trouve. (Luc 15 : 4.)

Une conviction s'impose après un voyage à nos stations missionnaires comme celui que nous avons eu le privilège de faire : c'est que la Mission évangélique en terre païenne est l'un des grands faits religieux, sociaux, moraux, politiques même de notre époque.



Comme l'histoire parle du siècle des apôtres et du siècle des réformateurs, peut-être un jour, si nos Eglises discernent leurs devoirs, parlera-t-on de notre temps comme du siècle des Missions.

Des faits cités dans ce travail — et beaucoup d'autres observations auraient pu être encore énumérées — ressortent principalement trois conclusions.

1. *La Mission est utile.* Les efforts et les sacrifices accomplis n'ont pas été vains. Pour parler en style commercial, le rendement de l'entreprise est appréciable. Preuve en est, simplement, le jubilé, aussi bien en Suisse qu'en Afrique, qui a permis de mesurer le chemin parcouru depuis cinquante ans et les merveilleux progrès accomplis, progrès que ceux qui travaillent patiemment sur place, année après année, ne réalisent pas clairement, mais qui se manifestent avec une évidence frappante lorsqu'un coup d'œil d'ensemble comme celui des solennités de 1925, est possible.

Ces progrès, d'ailleurs, ont été visibles bien souvent pour nous en dehors des fêtes de Valdézia.

Au nord du Transvaal, des communautés vivantes ont déjà derrière elles les expériences d'une véritable vie d'Eglise. Les écoles sont prospères et constituent presque partout un moyen utile d'évangélisation et de conquête.

Dans les villes de Johannesburg, de Prétoria, l'œuvre de sauvetage se poursuit, toujours plus nécessaire, parmi ces foules d'hommes et de jeune gens que les salaires attirent dans ces immenses agglomérations.

Au Littoral, enfin, les résultats se comptent aussi, et toutes nos stations et même beaucoup de leurs petites annexes en sont des preuves. N'est-ce pas un résultat, ce Consistoire de Chikhoumbane, groupant, dix-sept ans après la fondation de la station [1], de vingt à vingt-cinq membres, conscients de leurs responsabilités au service de Dieu ? Et à Manjacaze, quatre ans après l'établissement de la station [2], cet auditoire de près de deux cents personnes, qui assiste, le 2 août 1925, à un culte de visite d'Eglise, n'est-il pas aussi un résultat ?

Malgré la petitesse des moyens employés, la Mission n'est pas une œuvre inutile. Elle est au contraire une preuve de plus de la puissance de Dieu transformant en force la faiblesse de ses serviteurs [3].

[1] Fondée en 1908.

[2] Fondée en 1921.

[3] Des constatations tout aussi encourageantes peuvent se faire à propos de la Mission du Lessouto, que nous avons eu aussi le privilège de visiter, et dont les

2. *La Mission est nécessaire.* Il est nécessaire en effet que le bon Berger se mette en route et traverse le désert pour chercher la brebis égarée jusqu'à ce qu'il la trouve. Les noirs païens sont tous de ces brebis égarées auxquelles la Mission va faire connaître le Berger qui sauve.

Il faut en effet, dans nos milieux européens, renoncer une fois pour toutes à accepter la légende que ces primitifs, laissés à eux-mêmes, sont heureux et tranquilles, et qu'ils n'ont pas besoin de notre Evangile, trouble-fête pour leurs danses naïves au clair de lune.

Les noirs, livrés à eux-mêmes dans leurs villages de la brousse, sont, en réalité, pendant la plus grande partie de leur existence, la proie des terreurs et des superstitions souvent atroces du paganisme.

Ceux qui, au contraire, sont en contact avec les Européens, sans l'intermédiaire de la Mission, ne subissent trop souvent que les mauvaises influences d'une civilisation dont le mot d'ordre est avant tout : s'enrichir à tout prix.

La Mission affranchit le noir encore en dehors de la civilisation de ses angoisses superstitieuses. A l'indigène désorienté et démoralisé par cette civilisation trépidante, dont il ne peut tout de suite comprendre la valeur, l'Evangile rend la dignité et la conscience personnelles. Par l'Eglise, il lui rend une âme collective, après que les cadres séculaires de la tribu et du clan ont été dissociés par la nécessité du travail au service des blancs.

Bien plus, du contact de ces deux peuples, l'un nombreux, mais à l'âme encore enfantine, l'autre, nouveau venu, mais qui dirige entièrement les destinées de ces vastes contrées, naissent une infinité de conflits sans cesse plus aigus. Nulle part ailleurs dans le monde, même en Amérique, le problème des races n'est plus compliqué, plus envenimé par des frottements de toute sorte

missionnaires nous ont fait un accueil charmant. Cette œuvre, plus ancienne de quarante ans que celle de la Mission Suisse Romande, a pris une extension qui permet de grands espoirs aux Missions plus récentes, travaillant, comme la nôtre, sur les mêmes bases.

qu'au sud de l'Afrique. Nous n'avons pas la prétention d'exposer ici ce problème, mais nous sommes convaincu que seule l'influence de l'Evangile, et chez les blancs et chez les noirs, pourra empêcher des catastrophes que beaucoup jugent inévitables. Et ce n'est pas là seulement l'opinion des missionnaires. Un haut fonctionnaire colonial belge, très documenté sur toutes les questions sud-africaines, et nullement affilié à telle ou telle Mission, nous déclarait au cours de notre traversée de retour : « Des troubles me paraissent certains. En définitive, le seul facteur qui puisse empêcher le désastre, c'est la Mission, mais n'est-ce pas trop tard ? »

Ce véritable cri d'alarme ne mérite-t-il pas d'être entendu ? Quand nos peuples d'Europe comprendront-ils que l'application seule des principes chrétiens pourra sauver les conquêtes et les valeurs de leur civilisation ?

3. *Mais la Mission est avant tout la réalisation du « commandement nouveau » de l'Evangile.* Elle se fonde sur l'ordre du Christ : « Aimez-vous ». Et cet ordre, elle sait, comme Jésus, l'accepter avec toutes ses conséquences, et s'il le faut, jusqu'au sacrifice. C'est cette obéissance jusqu'au sacrifice qui est, comme pour l'Eglise chrétienne dans son ensemble, son plus beau gage de victoire, la même victoire que celle de la croix.

* * *

C'est la fin d'un bel après-midi du premier printemps africain. Le soleil qui baisse, éclaire, en lui donnant un relief saisissant, l'immense plaine du Bilène à travers laquelle le Limpopo dessine ses méandres paresseux. Jusque très loin, dans l'air pur du soir, on voit monter les fumées des centaines de villages, presque tous encore païens, de cette vaste contrée. Et, devant nous, au bord de la colline de Chikhoumbane qui pénètre à cet endroit dans la plaine comme la proue d'un navire qui voudrait la traverser, se dressent les trois croix du petit cimetière de la station, une grande et deux plus petites; un homme et deux enfants, des nôtres, reposent-là. Et les trois croix qui sont placées en avant de la pointe que l'Evangile

pousse dans cette plaine pour la conquérir, nous sont apparues comme le symbole émouvant du sacrifice par lequel commence toute victoire du christianisme, rappel émouvant aussi et plein d'un glorieux espoir de la promesse de Celui qui a vaincu par son sacrifice : « Celui qui voudra sauver sa vie la perdra, mais celui qui la perdra à cause de moi la sauvera » [1].

[1] Mat. 16 : 25.

LAUSANNE — IMPRIMERIES RÉUNIES S. A.

En vente au Secrétariat de la Mission Suisse Romande,
2, chemin des Cèdres, Lausanne.

La Mission Romande, *ses racines dans le sol suisse romand. Son épanouissement dans la race thonga,* par A. Grandjean, secrétaire général de la Mission Suisse Romande. Un fort volume in-12 illustré, accompagné de documents historiques, d'un répertoire chronologique, de graphiques et de cartes. Prix réduit : 3 fr.

Plan d'étude pour *La Mission Romande* de A. Grandjean, par D.-P. Lenoir, secrétaire. Publié sous les auspices du Comité des Cercles d'étude missionnaire, Imprimerie La Concorde, Lausanne. Prix : 90 cent.

La race thonga et la Suisse romande, *Histoire abrégée de la Mission Suisse Romande,* par A. Grandjean. Illustré. Prix : 1 fr. ; 7 fr. 50 par 10 exempl. ; 60 fr. le cent.

Cinquante ans après. (Brochure du Jubilé.) Prix : 1 fr.

Carte du Champ de la Mission Suisse Romande : Nord-est et centre du Transvaal, et district de Lourenço Marques, dressée par Maurice Borel, d'après Jeppe, Berthoud, Grandjean, etc. Sur papier : 1 fr. ; sur papier-toile : 1 fr. 50.

ACTUALITÉS MISSIONNAIRES

publiées par la Mission Suisse Romande.

N° 1. **Les races inférieures et l'Evangile,** par A. Grandjean, secrétaire général de la M. S. R. (épuisé).

N° 2. **La guerre et les Missions,** par A. Grandjean, secrétaire général de la M. S. R. Prix : 50 cent.

N° 3. **Cela nous regarde-t-il ?** par Maurice Vuilleumier, pasteur. Prix : 50 cent.

N° 4. **Le pasteur Calvin Mapopé,** par H.-A. Junod. Illustré. Prix : 60 cent.

CROQUIS AFRICAINS

N° 1. **Domesticité africaine,** par H.-A. Junod. Prix : 50 cent.

N° 2. **Autour d'une chasse à l'élan,** par Paul Rosset, missionnaire. Prix : 50 cent.

SAYNÈTES

L'Homme au grand coutelas, par H.-A. Junod. Prix : 1 fr.

La Jeteuse de sorts, par H.-A. Junod. Prix : 1 fr.

Les perplexités du vieux Nkolélé, par H.-A. Junod. Prix : 1 fr.

IMPRIMERIES RÉUNIES S. A. LAUSANNE.

PRIX : 50 cent.